
Brèves littéraires

Brèves

La Beauté

Maximilien Laroche

Volume 8, Number 2, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6102ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laroche, M. (1993). La Beauté. *Brèves littéraires*, 8(2), 57–61.

MAXIMILIEN LAROCHE

La Beauté

I. Images

«La voilà, la Beauté !» me suis-je dit, en voyant la photo de l'Aphrodite de Naples. Puis ces formes, ces rondeurs, ces pleins et ces creux que fait ressortir la torsion d'un corps saisi dans le déhanchement d'une démarche qu'on devine chaloupée, m'ont fait penser que non, que je préférerais avoir la sculpture sous la main et non la photo sous les yeux. Je pourrais laisser courir ma main sur le marbre jusqu'à le réchauffer. Je pourrais le palper jusqu'à lui faire prendre vie. Alors j'ai conclu qu'il valait mieux encore fermer mes yeux et ouvrir mes bras pour que s'y jette celle que j'aime, la bien-aimée qui fait conjuguer le rythme de mon sang à la mélodie de son chant.

«Tande ak wè se de» dit le proverbe haïtien*. La mythologie là-bas a inventé la fable de deux personnages allégoriques : Grennpronmenmennen, la graine qui roule et qui prétend tout entendre et Bwapiro, la tige qui dépasse toutes les frondaisons et qui affirme tout voir. Il n'y a de sens qu'à la jonction des cœurs. La Beauté naît toujours de la naissance d'une troisième dimension.

On parle toujours de la Beauté comme si elle préexistait à notre conscience, comme si elle était une morte. «Et sa douleur

* «Il faut voir pour croire» (saint Thomas)

sonnages d'amoureux. Comment peut-on penser ce paradoxe sans rire sinon en opposant, comme le fait ce personnage, la jeunesse et la vie de la jeune fille qui pleure à la mort de sa vieille mère ? La vie est toujours belle même quand elle se manifeste dans la douleur. Et cette douleur devient encore plus belle quand elle se pare de toutes les promesses, de toutes les espérances d'une jeune vie ou d'un jeune amour.

La Beauté naît sous mon regard, avec lui, par lui. Davantage encore, par mon écoute, avec elle, en elle. Et de mieux en mieux, par, avec et dans mon désir. La Beauté, je la forge, je l'accouche. Elle est moi devenant mon idéal.

Je ne peux voir la Beauté sans l'avoir déjà, sans avoir voulu l'avoir, sans la désirer, sans en faire la quête éperdument.

II. Surprise

La Beauté alors se voit bien moins qu'elle ne s'écoute et plutôt même que de s'écouter, elle se dit, s'écrit, se crée. Mais je parle de la Beauté vivante, et non de celle qui est morte, comme on dit d'une nature qu'elle est morte.

Pour cela, contre Platon, penser que la Beauté se trouve dans notre caverne intérieure, là où nous descendons quand il faut aller chercher la vie, le soleil, la réalité et non les idées. Nous nous enfermons bien dans des cavernes : salles obscures de cinéma, salles de musées, pour y regarder des ombres et des simulacres. Mais cela est délibéré et pour une illusion acceptée. Pour accueillir la Beauté, la recueillir, la saisir et la rejoindre, il nous faut l'ombre, le silence, la nuit :

*Mais l'ombre, c'est à planter l'homme qu'elle sert
Ce pourquoi les nuits sont plus saintes que les jours
L'homme entre tous les fruits, ayant valeur première.*

dit Michel-Ange.

Pour cela renoncer à la prééminence de l'œil. En revenir à l'écoute, au toucher. Passer de la Beauté extérieure à celle qui bouge en nous. Délaisser une beauté maintenue sous perfusion pour celle qui respire la santé de notre idéal.

La Beauté naît de la surprise attendue. Elle nous arrive en coup de foudre, au détour du chemin, au carrefour de notre vie. Elle se rit des esthétiques, se moque des canons et fait la nique à tous les traités qui voudraient l'appriivoiser. Elle peut naître à tout coup et renaît sans cesse. Elle demeure toujours inédite, insolite, imprévue et son arrivée est toujours inopinée.

C'est ce qui fait l'éclat d'une interjection ou d'une onomatopée; la force d'une ellipse ou d'un sous-entendu; la beauté d'une collision et d'un collage. Éclat et éclair ! Fulgurance et spasme ! La Beauté n'est jamais répétitive, toujours révélation.

Il est plus difficile de nous convaincre de la beauté du Pont Verazzano que de celle du Grand Canyon. Pourquoi ? Au premier, objet artificiel, fait de la main de l'homme, il manque la surprise que nous assure le second, objet naturel, en arrière duquel nous cherchons à deviner une présence divine qui est la surprise attendue.

Entre la Beauté et nous, il n'y a pas d'autre médiateur que nous-mêmes. Mais cela, nous l'ignorons, le plus souvent. En tout cas nous n'avons pas le secret de notre propre médiation. Et nous sommes toujours en train de nous surprendre, de nous révéler à nous-mêmes notre capacité de créer, notre incapacité aussi de prévoir et de planifier nos créations. Quand nous créons, nous nous surprenons et sommes bien des dieux pour nous-mêmes.

III. Danse

Le premier jour, Dieu créa le monde et puis se reposa. Le deuxième, l'Homme commença à chanter. Le troisième, le monde se mit à danser autour des étoiles pour ne plus s'arrêter.

La Beauté est récréation du monde qui est inachevé. Dieu ne se repose-t-il pas pour nous laisser travailler ? Pour nous permettre de recréer le monde à notre façon ? Pour nous laisser le soin de l'achever à notre manière qui sera belle, selon notre goût ?

Le Beau est mélodique ou n'est pas. Il est rythmique ou n'existe pas. La musique ne nous est pas étrangère. Au contraire : elle nous envahit pour nous occuper, faire corps avec nous et se changer. Au fond, elle était déjà là. Le rythme nous entraîne et nous mobilise au point parfois de nous faire souffrir et c'est en quoi il nous passionne. Mais c'est pour nous ravir à nous-mêmes, nous combler, nous transporter ailleurs. Là où les contradictions sont abolies : loi de l'apesanteur et de la gravité, ici et là-bas, penser et sentir, voir et entendre. Le Beau, le Bien, le Vrai se conjuguent, se marient, s'accouplent alors pour accoucher du vivant. L'instant devient éternel.

Le temps s'abolit dans la danse dont la spatialité dynamique est un défi relevé par nos rêves contre tous les obstacles, toutes les pesanteurs, même les plus secrètes : nos peurs. La Beauté fuse alors, éclate, s'irradie de par tout notre être et imprime au monde la pulsation de notre sang et le mouvement de nos désirs. Nous sommes démiurges ! Nous bougeons sans nous déplacer puisque nous sommes enfin au centre de nous-mêmes. Notre tourbillon replace les êtres et les choses à leur vraie place.

Danse, transe, possession : de soi, du monde, de la fonction divine de créateur. Le danseur est le créateur suprême de beauté. Il ne se contente pas de la créer pour nos yeux de spectateurs, il la fait naître en se métamorphosant, en rencontrant en lui-même cette beauté à qui il fait prendre son envol hors de lui.

La Beauté n'est pas dans un objet mais dans la main du peintre, dans le corps du danseur, dans le rêve de l'écrivain. Elle n'est jamais prisonnière. On ne peut l'enfermer dans une salle

de musée, la figer sur une toile ou l'épingler sur le papier comme un papillon mort.

L'Aphrodite de Naples est belle jusque dans ses membres amputés, que nous ne voyons même pas. Sa beauté se loge dans le rythme d'un corps qui n'attend que le déclic de notre imagination pour se mettre à avancer vers nous. Elle est belle de toutes les promesses du corps de la femme vivante et vibrante que nous aimons et qui est prête à surgir de l'image que nous considérons pour se jeter dans nos bras.

Cette Aphrodite, toutes les Aphrodites, ma Vénus à moi, sont belles dans ce chant du monde, dans cette danse à laquelle je veux être accordé pour qu'elle ne soit plus jamais ailleurs mais en moi.